Aucun vent ne souffle, mais les branches pourtant se balancent, leur mouvement est presque imperceptible, elles sont agitées par un roulis subtil, très lent, que l'on pourrait ne pas ressentir si l'on n'y prenait pas garde ; il est nécessaire d'être attentif pour comprendre les mouvements de l'arbre, sa souplesse, sa molle agitation. L'arbre fait semblant d'être immobile, en vérité il se berce. Il est comme la poitrine d'un inconnu, il faut y poser la main pour se rendre compte que là-dessous un cœur bat, vivant et ardent. L'arbre épouse les trajectoires subtiles des courants aériens, ses branches ligneuses conservent une flexibilité étonnante. Je pensais qu'un aussi vieux chêne aurait la dureté figée de la pierre, je me trompais. Bon nombre de choses ne se révèlent que si on prend le temps de les observer vraiment, de les éprouver sans se contenter de leur jeter un coup d'œil en vitesse.

C'est peut-être l'un des problèmes de l'humanité : être trop pressée.

Pour saisir certains détails, il faut s'arrêter, regarder, sentir, toucher, goûter, écouter, s'ouvrir. Je glisse la paume de ma main sur l'écorce de l'arbre, elle est rugueuse, profondément crevassée et paradoxalement douce par endroits, elle ressemble à de gigantesques écailles, je ferme les yeux quelques secondes, l'odeur de l'arbre m'enveloppe, une odeur terreuse et sucrée,

ça sent la mousse et la sève. Partout alentour les feuilles bruissent, des branches se frottent en produisant un son sec et grave, et l'arbre tout entier ondule. Je rouvre les yeux, les muscles me tirent après les efforts fournis, je suis claqué et apaisé.

Nous y sommes arrivés, nous sommes parvenus à la première étape de notre projet sans rencontrer de difficultés notables. Quelques frayeurs, des maladresses, mais aucun blessé, et les structures semblent solides. Je laisse la joie m'envahir. Le stress et l'effort l'ont gardée à distance jusqu'à présent. C'est fini, je peux me détendre.

Un SMS : on l'a fait, suivi d'une bonne dizaine d'émojis qui sourient, rient, s'étonnent, transpirent. Je répondrai plus tard.

Le souvenir d'une fable de La Fontaine apprise par cœur à l'école primaire me traverse l'esprit. Ce roseau qui résiste à la tempête en pliant alors que le chêne, lui, est déraciné. J'éclate de rire et Klara tourne la tête vers moi, un point d'interrogation dans le regard, je lui fais signe que tout va bien, les chênes plient, les arbres sont souples, leurs faîtes se laissent bousculer par les vents et les courants aériens, le bon vieux Jean de La Fontaine n'y connaissait pas grand-chose ; enfant, il n'avait pas dû monter de branche en branche tout en haut des arbres, sinon il aurait employé une autre métaphore pour dire que le faible, parfois, résiste mieux que le fort.

À l'ouest, le soleil va bientôt se coucher, le ciel rougeoie et je ferme les yeux à nouveau pour mieux ressentir l'ondulation douce des branches, j'ai l'impression d'être à bord d'un bateau ; j'invente, je n'ai jamais passé de nuit sur un bateau, le monde tangue avec légèreté, je suis ballotté par une houle végétale. J'ignore à quelle hauteur nous nous trouvons, plus de dix mètres,

moins de vingt, les branches sur lesquelles nous avons fixé les premières planches ont une section d'au moins quinze centimètres, le plancher sur lequel je suis allongé est solide, nous avons utilisé des cordes plutôt que des clous, nous voulions des structures légères et flexibles, facilement démontables : pas de fer dans l'écorce. Nous avons tenu au mieux compte des particularités de chaque chêne pour trouver à quel endroit placer nos constructions. L'idée était de construire nos abris comme les oiseaux bâtissent leurs nids, sans blesser les arbres, sans leur imposer la morsure de vis ou de clous.

L'arbre tangue avec grâce, je ne sais pas vraiment si ce que je ressens s'apparente au vertige, j'ai toujours imaginé le vertige violent et dangereux, je me laisse bercer et tout mon corps éprouve une sorte d'ivresse.

Regarde.

Mes yeux s'ouvrent à l'appel de Klara. Le rouge a contaminé le ciel, le soleil va bientôt disparaître au-delà de la canopée, l'instant est d'une beauté et d'un silence à couper le souffle : les nuages glissent de l'orangé au pourpre et du pourpre au mauve, la luminosité baisse de minute en minute, je vois des lampes s'allumer dans les arbres les plus proches. Au-dessus de nos têtes, il est possible au regard de se faufiler entre les feuillages pour contempler le ciel. L'instant est parfait, absolument parfait, Klara s'approche, j'ouvre grand mes bras et elle vient se blottir contre moi, nous restons dans la lumière du monde, nous n'avons pas besoin de lampes, je respire le cou de Klara, ses cheveux chatouillent mon nez, le soleil n'en finit plus de s'effondrer au-delà de l'horizon, les nuages dessinent des paysages de montagnes psychédéliques, l'arbre chaloupe, je suis épuisé, j'ai des ampoules

sur les paumes des mains et sur certains doigts, mais je me sens heureux, terriblement heureux. Nous l'avons fait. En une journée, nous avons installé quatorze cabanes dans les arbres sans être inquiétés ni interrompus. Je profite de l'absolue quiétude de l'instant car bientôt, je le sais, le fracas du monde va nous rattraper. Au moment où le soleil disparaît, un coup de vent vient agiter notre refuge, quelques branches grincent, le plancher craque sous nos fesses, il reste encore un peu de travail pour achever nos nids, la météo ne prévoit pas de pluie dans la semaine à venir, nous aurons les prochains jours pour bâcher, pour sécuriser les cabanes, pour peaufiner notre installation. Plusieurs rafales accentuent le balancement des branches, Klara pousse un petit cri de surprise, *Tu as le mal de mer ?* je demande, elle éclate de rire, m'embrasse, et l'immense fatigue que je ressens ne nous empêche pas de nous aimer. Allongés sur le plancher, nous sommes comme seuls au monde, les feuilles nous protègent et nous dissimulent.

Après toutes ces dernières semaines où nous nous sommes éloignés peu à peu, ce moment-là est merveilleux. Je fais le vœu qu'il dure toujours. Trop souvent ces derniers temps, quand Klara me regarde, je ne lis que de la fatigue dans ses yeux.

Bientôt, nous déplions nos matelas mousse, installons nos duvets et nous allongeons pour dormir. J'ai l'impression d'être trop fatigué pour accepter l'arrivée du sommeil, mais il vient. Et quand je me réveille le lendemain, je pense à cette phrase que l'un de nous avait postée sur notre groupe fermé, une citation d'un philosophe grec, Héraclite, sur laquelle il avait travaillé à la fac.

Le soleil est nouveau chaque jour.